



TALEB  
ALREFAI

# Al-Najdi le marin

roman traduit de l'arabe par Waël Rabadi  
et Isabelle Bernard

Sindbad  
ACTES SUD





## DU MÊME AUTEUR

*ICI MÊME*, Sindbad/Actes Sud, 2016.

*L'OMBRE DU SOLEIL*, Sindbad/Actes Sud, 2018.

Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Titre original :  
*Al-Najdi*  
Éditeur original :  
Manshûrât Dhât al-Salâsil, 2017  
© Taleb Alrefai, 2017

Photographie de couverture : Alan Villiers  
© National Maritime Museum, Greenwich, London

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13168-5

TALEB ALREFAI

# Al-Najdi le marin

*roman traduit de l'arabe (Koweït)  
par Waël Rabadi et Isabelle Bernard*

Sindbad  
ACTES SUD



*À Abd al-Aziz al-Dakhi,  
l'ami de toute une vie, mon frère.*





*La ville de Koweït est cernée par des murets qui ne semblent pas en très bon état vus du port. Or la façade maritime du pays, qui s'étend sur plus de deux milles, est la plus intéressante du monde. En 1939, le lieu paraissait constituer un grand bassin destiné à la construction de bateaux et en faisait visiblement commerce car tous les bateaux, grands et petits, s'alignaient, les uns collés aux autres, tout au long de cette façade maritime qui s'étendait à l'ouest et à l'est du port en s'allongeant vers le plat littoral peu profond du golfe du Koweït.*

ALAN VILLIERS\*,  
*Sons of Sindbad* (1940).

---

\* L'aventurier australien Alan Villiers (1903-1982) a effectué plusieurs voyages sur la mer Rouge, sur les côtes de la péninsule Arabique, autour de Zanzibar et du Tanganyika à bord de boutres arabes en 1938 et 1939. En 1940, au Royaume-Uni et aux États-Unis, il a publié un album de photographies intitulé *Sons of Sindbad* (*Les Fils de Sindbad*, l'extrait ci-dessus est notre traduction) dans lequel il raconte ses périples avec des marins koweïtiens, Ali al-Najdi notamment, et des pêcheurs de perles. L'album a été réédité en 2006 par le Musée national de la marine de Londres (London, National Maritime Museum, 2006, 224 p.). (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Prenant pour base des faits réels qui se déroulèrent le lundi 19 février 1979, ce roman imagine ce qui a pu arriver au *nakhuda*\* Ali Nasser al-Najdi.

---

\* Les mots en italique figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage.

*11h30*

Viens !

Je me souvenais que j'avais à peu près cinq ans le jour où j'avais entendu pour la première fois la mer m'appeler. J'étais assis sur le seuil de notre vieille maison dans le quartier de Sharq qu'un petit sentier séparait alors de la côte. Je ne me lassais pas de regarder les bateaux dont le flanc reposait sur le sable des plages avec derrière eux, la mer. Une question étrange trottait déjà dans ma tête. Qu'est-ce que la mer fait donc des grandes embarcations pour qu'elles deviennent si petites à l'horizon ?

Ce jour-là, la mer ne cessa de m'appeler : Viens !

Le soleil fatigué plongeait ses rayons jusqu'au fond de la mer où il s'endormirait bientôt ; le ciel avait commencé de jeter la cendre des nuits sur les murs de notre cour et d'en recouvrir les pièces de la maison. Ma sœur Mariam était assise dans le salon, occupée à nettoyer les verres des fanaux pour en ôter la suie. Elle entourait sa main d'un chiffon puis la passait par la petite porte vitrée de la lanterne pour la nettoyer de l'intérieur. À ses côtés, ma mère, Fatima, paraissait distraite mais elle suivait avec beaucoup d'attention chacun des gestes accomplis

par ma sœur. Je les avais laissées pour rejoindre mon autre sœur, Latifa, dans la cour en face de la cuisine : j'adorais le pain fin *ar-rikak* qu'elle préparait. C'était à la main qu'elle décollait la fine galette sur la *tawa* brûlante : elle la faisait tourner en l'air pour qu'elle refroidisse avant de me la tendre. Dès qu'elle m'avait aperçu, elle m'avait souri et dit : Reviens un peu plus tard, tu auras ton petit pain.

Je n'avais parlé à personne des appels de la mer. Ce soir-là, j'avais déjoué la surveillance de ma mère et de ma sœur et je m'étais fauflé hors de la maison.

La voix du muezzin lançait l'appel à la prière, celle du soleil couchant. La nuit descendait du ciel et, comme les hommes craignaient de lui faire face, ils arrêtaient de travailler et se hâtaient vers la mosquée pour prier et invoquer Dieu. Devant notre maison, le sentier s'était vidé de ses passants hormis quelques enfants qui galo-paient eux aussi en direction de la mosquée. Moi, je ne redoutais pas la nuit. Au moment où j'avais traversé le petit chemin, mes pieds nus s'étaient enfoncés dans le sable de la plage et j'avais alors entendu plus distinctement l'appel de la mer. Viens !

Je m'étais assis sur le sable humide. J'avais fixé l'horizon, là où la mer rencontrait le ciel. J'avais tellement rêvé de marcher sur l'eau. J'imaginai atteindre le large, entre la mer et le ciel, et avoir ainsi la tête dans les nuages et les pieds dans l'eau. J'étais resté étendu sur le sol humide sans pouvoir me souvenir du moment où la bise s'était levée et où l'obscurité m'avait clos les paupières.

— Ali ! Ali !

Ces appels répétés avaient déchiré le voile de mon sommeil. J'avais d'abord senti l'humidité du sable sur mes côtes.

— Ali !

Puis j'avais ouvert les yeux dans une complète obscurité. Le clapotement des vagues m'avait d'un coup rempli les oreilles. Mon léger sommeil m'avait quitté.

— Ali !

J'avais reconnu la voix de mon père.

— Oui !

J'avais distingué deux silhouettes dans la nuit : mon père portant une lanterne et à côté de lui, mon frère aîné, Ibrahim.

— Que Dieu te pardonne !, proféra Ibrahim. Ça fait une heure qu'on te cherche !

Ils s'étaient rapprochés de moi et je m'étais levé pour me réfugier derrière les pans de la *dichdacha* de mon père. Ce dernier avait tendu le falot à Ibrahim et m'avait serré contre lui en m'embrassant.

— Mon fiston !

Pendant quelques secondes, craignant d'avoir commis une bêtise, j'avais eu très peur.

— Si notre voisin Al-Foudala ne t'avait pas vu prendre la direction de la mer..., dit alors Ibrahim. Méfie-toi si tu recommences !

— Ne refais plus jamais ça, mon fils. Mon père avait cru bon d'ajouter : La mer t'avalerait comme rien !

— Moi, je ne me noierai pas !

Mon père s'était arrêté en entendant mes paroles. Ibrahim avait levé le falot au niveau de son visage que je fixais et j'avais persisté : La mer est mon amie.

Juste après moi, les vagues avaient murmuré des mots que je n'avais pas saisis.

— Mais, la mer n'a pas d'amis, fiston, articula mon père d'une voix triste. Je m'étais retenu de lui demander pourquoi la mer n'avait pas d'amis.

Les souvenirs étaient ancrés dans mon esprit. Ce jour-là, j'avais cinq ans et depuis, plus de soixante-cinq ans avaient passé. Que Dieu te soit miséricordieux, ô mon père ! Si tu avais vécu, tu aurais pu constater que ton fils avait réussi à apprivoiser la mer, à faire d'elle son amie ! Et oui, tu aurais vu que la mer avait accepté son amitié, qu'elle lui avait donné une existence, et même la gloire !

Ce mystérieux appel-là avait continué à m'obnubiler. C'est le destin de ton fils, mon père : il était né marin et la mer était son unique *qibla* pour tous ses départs.

Ô père, c'est entre tes mains que j'étais né. J'avais été marin et *nakhuda*. C'était avec toi, quand tu étais toi-même *nakhuda*, commandant de ton *bhum*, que j'avais pris la mer pour la première fois. J'étais devenu capitaine très jeune et les marins comme les habitants du Koweït avaient tous pris l'habitude de m'appeler "le capitaine".

Ô père, je suis un requin qui dépérit dès qu'il s'éloigne de la mer. Depuis que je l'ai quittée, la vie m'a abandonné. La solitude et l'ennui ne cessaient de ronger mon âme sur la terre ferme, alors je me réfugiais au creux de la mer. Elle m'appelait si fort que j'allais vers elle comme hypnotisé. J'avais longtemps évolué au milieu de sa vaste demeure. Certes elle m'avait bien souvent

maltraité, mais jamais encore elle ne m'avait abandonné. Ô père ! Aurais-tu imaginé un jour qu'une telle amitié puisse exister entre la mer et un homme ? Entre une mer et une goutte d'eau ? Je suis une goutte d'eau dans la mer, ô mon père !

Je vais abandonner un peu le livre *Les Fils de Sindbad*\* de mon ami le capitaine australien Alan Villiers, qui raconte l'histoire de son voyage sur mon *bhum* baptisé *Bayan*. Depuis deux jours, je le feuilletais en regardant les photos qu'il avait prises de moi, des marins, des différentes parties du *bhum* et des ports. Il y avait plus de dix ans qu'un ami l'avait rapporté pour me l'offrir. Il avait été publié par la maison d'édition Dar al-Kateb al-Arabi à Beyrouth.

J'étais éperdu de nostalgie : mes souvenirs de marin me tourmentaient. Je revenais au livre, je tournais les pages, et avec elles, je revivais les différentes étapes de ma vie. Les plus beaux moments que j'avais vécus ressurgissaient alors. Ce voyage-là, je ne pourrai l'oublier !

Ces jours-ci, je m'asseyais auprès de mon épouse Noura, l'interpellant sans cesse. Noura, regarde. Elle se tournait vers moi et je lui disais : Écoute ce que le capitaine Alan dit de ton mari à propos de notre première rencontre dans le bureau du commerçant Abdellatif al-Hamad à Aden. Je lui lisais un passage.

— J'ai vu un homme petit de taille, mince...

— Mais, tu n'es pas petit de taille !

---

\* Dans sa version originale, le titre est *Sons of Sindbad*.